

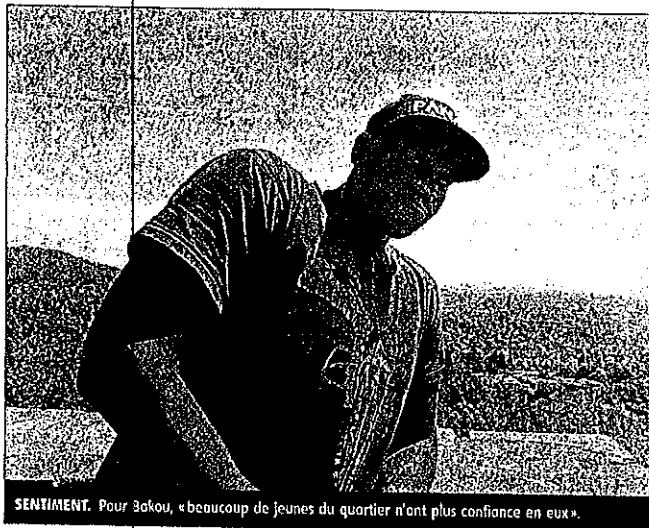
CLERMONT-FERRAND ■ Bakou, enfant de Saint-Jacques, rêve d'un avenir meilleur que celui des potes du quartier

« J'ai tenté de prendre le bon chemin »

A Saint-Jacques, quartier populaire de Clermont-Ferrand, c'est une figure connue et respectée chez les jeunes qui tutoient la délinquance. Bakou, 21 ans, parle de sa vie dans la cité.

Nicolas Foucaon
nikola.foucaon@clermont.fr

Bakou broie ses mains comme des mottes de glaise, ajuste sa casquette, déplie ses longues jambes sous la table. Devenir gendarme ? Emigrer aux États-Unis ? Oui, partir, en tout cas. Aller voir ailleurs si l'herbe est plus verte. « Dans dix ans, je me vois bien dans la gendarmerie, père de famille. Mais pas à Clermont. Clermont, j'en ai marre », dit-il, la voix plus forte et le regard clignant comme s'il venait de vous ouvrir les yeux sur l'évidence.



SENTIMENT. Pour Bakou, « beaucoup de jeunes du quartier n'ont plus confiance en eux ».

« Ambiance tendue »
C'est une conversation vitaminée autour d'une table en contreplaqué, un matin de mauvaise humeur. Bakou, colosse de 21 ans, évoque en vrac Saint-Jacques, Clermont-Ferrand, les potes, le boulot, la politique et la France. Saint-Jacques ? Il connaît par cœur. « Je suis né ici. L'ambiance est tendue aujourd'hui. Les commerces sont presque tous fermés », soupire ce fils d'un Guinéen au chômage et d'une mère femme de ménage.

Élevé dans une HLM de la « muraille de Chine », Bakou, quand il parle du passé, évoque une adolescence heureuse mais laborieuse. « Alors que j'étais au lycée, je me levais à 3 heures du matin pour aller travailler jusqu'à 7 heures à l'incinérateur. Ensuite, j'allais en cours. Je voulais aider ma mère, la famille ». Un silence plus tard, il ajoute : « J'ai souffert, faut pas croire... J'aurais pu arrêter l'école, vendre du shit et gagner de l'argent. Mais ceux qui font ça ne sont pas heu-

reux. Au moins, moi, je sais que les keufs ne vont pas venir à 6 heures du mat' et que l'argent gagné, il est propre. Depuis janvier dernier, il travaille en contrat d'avenir dans un institut thérapeutique éducatif et pédagogique. « J'accompagne les jeunes dans des rendez-vous. Je participe avec les éducateurs aux activités. Ça me plaît. Je suis content. Sa formation initiale dans le domaine de la vente - il est titulaire d'un

bac pro - ne lui a pratiquement pas servi. Avec mon physique, je fais souvent peur, les gens n'ont pas confiance... Et puis je suis black... La discrimination fait des ravages, dit-il. « Beaucoup de jeunes pensent que, même avec des diplômes, ils ne pourront être que manutentionnaires. Ils n'ont plus confiance en eux et vont vers l'argent facile, le deal de shit, tout ça. Quand il a du temps libre, Bakou retourne souvent voir les copains à Saint-Jacques. Beaucoup

ont mal tourné. « 75 % de mes copains sont passés par la prison (...) Dès que je sens une atmosphère bizarre, je ne les suls pas (...) Je ne dis pas que j'ai réussi, mais j'ai tenté de prendre le bon chemin. De mes copains de Saint-Jacques, j'ai par exemple été le seul Guinéen à avoir le bac. »

« La mosquée, ça m'apaise »
Il décrit aujourd'hui sa vie réglée façon boulot-méto-dodo et fait du religieux un art de vie. « Je vais souvent prier à la mosquée : ça m'apaise. Je fais ma prière, puis je vais chercher ma mère au travail, je dors et je reprends le "taf". Ma vie est réglée comme ça. »

Comme une façon de s'évader de l'air du temps, qu'il juge pesant et sombre. La montée du Front national aux dernières élections européennes l'a troublé. « À Saint-Jacques, ça a mal réagi. Je me dis que c'est chaud. Faut arrêter les conneries. »

Mais Bakou sait bien qu'il existe des quotidiens autrement plus épiques. Un séjour en 2012 en Guinée, le pays de ses racines, lui a fait l'effet d'une prise de conscience. « Le premier jour où je suis arrivé, je me suis dit : "C'est ça l'Afrique ?" En France, on a tout ce que l'on veut. Eux, ils n'ont rien. On n'a pas le droit de se plaindre. »

LE BILLET

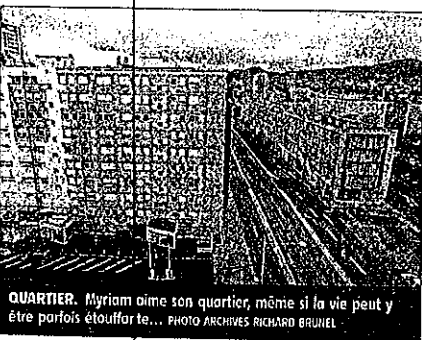
Portrait croisé

Comment vivent les jeunes dans le Puy-de-Dôme ? Pour dresser une esquisse de portrait, nous avons choisi de rencontrer plusieurs figures du très urbain quartier Saint-Jacques à Clermont-Ferrand, ainsi que des garçons et des filles établis dans des villages de la Limagne. Une jeunesse des villes et une jeunesse des champs. D'un côté, un quartier minéral, régulièrement sous tension. Comme aujourd'hui, avec la fermeture depuis jeudi de la Maison de quartier, devenue cible de jeunes de 16 à 20 ans, au profit de décrocheurs scolaires. « Les jeunes ici ont un réseau très faible. Du coup, ils vont devoir développer beaucoup plus de moyens pour y arriver que les autres. D'où une animosité, une rancœur, et la tentation de mettre ça sur le versant du racisme », décrypte un travailleur social, fin connaisseur du quartier. Bakou et Myriam, eux, sont exemplaires. Parce qu'ils n'ont pas renoncé, se battant pour trouver leur place malgré les obstacles. De l'autre côté, des jeunes ancrés à la terre. Avec l'envie, comme chez Kévin, à La Moutade, de ne pas partir d'ici. En ces temps désenchantés, le terroir protège, rassure. D'autres, comme Maxime ou Charlotte, ressentent un trop plein de nature, la douleur de l'isolement et rêvent d'agitation. Alors, au final, qu'est-ce qui rassemble ces Puydômois des villes et des champs ? Les universels doutes et fragilités, ceux liés au passage vers l'âge adulte. ■

Myriam, 23 ans : « Etre une fille, ici, c'est chaud... »

C'est une jeune femme à la silhouette fine et déliée, qui parle « cash ».

On la rencontre discrètement à la Maison de quartier de Saint-Jacques, pas loin du logement familial. Myriam refuse la photo et demande un prénom d'emprunt. C'est la condition. Pas envie d'être reconnue. Myriam sait être en décalage. Élevée en France, elle aspire à la vie des jeunes filles de son âge. Sauf que bien souvent, dans la culture africaine, jusqu'au mariage, les femmes restent soumises à l'autorité patriarcale. « Je ne peux pas partir de chez mes parents et avoir un logement seule : ce sera possible uniquement quand je serai mariée. Mais encore faut-il trouver quelqu'un qui corresponde aux critères de la famille. Là, c'est chaud », raconte-elle avec la tchatche généreuse d'une clownette à miniques, frondeuse jamais en mal d'une piroquette.



QUARTIER. Myriam aime son quartier, même si la vie peut y être parfois étouffante... PHOTO ARCHIVES RICHARD BRUNEL

Côté travail, l'horizon a longtemps été sombre. Malgré son BTS, Myriam est restée deux ans sans emploi. Bonne nouvelle : elle vient de décrocher un CDI dans le secteur tertiaire. « C'est dur de trouver un boulot quand ce n'est pas marqué "français" sur ta carte d'identité ». Et d'évoquer ces entretiens passés « pour des postes que j'aurais été capable d'exercer », où

les réponses négatives se sont enchaînées. « J'ai des grands sourires et tout. Mais à la fin, on dit : "Désolé, on ne vous a pas retenus". Quand tu arrives dans une entreprise où tu ne vois pas un seul noir, pas un seul arabe, même si l'entretien se passe bien, tu te dis : "Je ne serai pas prise". Et c'est ce qui se passe, tout le temps. Du coup, Myriam vit toujours à Saint-Jacques,

chez papa-maman. Pas facile, tant le décalage est grand entre la jeune femme qui a grandi à la française et ses parents, héritiers de la coutume africaine. « Je ne dis pas ce dont j'ai envie, à la maison. C'est ménage et cuisine. Je me sens à des années lumière de mes parents. Ils ont des coutumes musulmanes. Pour eux, c'est : "T'es une fille, tu fais la cuisine et le ménage et tant que t'es pas mariée, tu restes à la maison et tu gardes ta virginité". Les temps ont changé on va dire ! »

« À la maison à 20 heures »
Selon Myriam, elles sont rares les jeunes filles à s'être affranchies du poids de cette culture. « Aucune fille de Saint-Jacques n'a dit stop. Elles se marient et rentrent dans le moule. J'ai l'impression que je serai obligée, moi aussi. Donc tu ne peux pas suivre ta vie. Certaines se sont mariées alors qu'elles

avaient rencontré depuis deux mois le garçon. Certaines ne le connaissaient carrément pas. Celles qui refusent et partent se font renier. »

Ses frères, eux, ont toute liberté. « Ils dorment où ils veulent et sortent où ils le désirent car ce n'est pas eux qui vont rentrer en ceinte à la maison. Le soir, je ne sors pas, je ne vais pas en vacances. Le week-end, c'est à la maison. Et les vacances c'est la maison, le quartier et Sable show. Il faut que je sois à la maison à 20 heures max. »

Alors, forcément, le boulot, elle le voit comme une échappatoire, une porte de sortie, elle qui longtemps s'est demandée quelle serait sa réaction si on lui proposait un poste dans une autre région. « J'aurais accepté. Mais mes parents non. On en aurait discuté, mais ils auraient mis leur veto. "Elle va dormir où ?", auraient-ils dit. »

et jeunes des champs

dossier

SOCIÉTÉ ■ A 20 ans, ils vivent à la campagne, loin des moyens de transport, des cinémas et des bars de nuit

« Je ne me verrais pas vivre en ville »



BONHEUR « Je suis né ici, j'ai grandi ici, je connais pratiquement tout le monde. J'aime pouvoir prendre ma moto et aller faire de l'enduro. En ville, je ne pourrais pas faire ça. Des fois, quand je suis à Clermont-Ferrand, je me dis : "Qu'est-ce que je fous ici ?". Kevin, de La Moutade.

Loin de vivre au rythme des soirées et des manifestations étudiantes si propres aux capitales régionales, les villages abritent pourtant une jeunesse qui, si elle ne fait jamais parler d'elle, a ses propres aspirations. Entre envie d'évasion et plaisir de rester en terrain connu. Rencontres.

Nicolas Faucon
nicolas.faucon@centrefrance.com

On le rencontre à la terrasse du bar « Le caveau des forts », sur la place centrale de La Moutade, village de 490 habitants, entre Aigueperse et Riom : la verte Limagne.

Des habitués sont accoudés au zinc. Kevin les connaît. C'est un enfant du

village. « Je suis né ici, j'ai grandi ici, je connais pratiquement tout le monde », sourit-il en sirotant son verre.

Les avantages d'une vie à la campagne sont nombreux, jure Kevin. « À 7 ans, tu peux être lâché dehors, faire du vélo. » Titulaire d'un BEP menuiserie obtenu à Saint-Eloy-les-Mines, le jeune homme a décroché un contrat

à durée indéterminée à Combronde. « À La Moutade, beaucoup de jeunes ont pris la voie de l'apprentissage » (lire l'encadré ci-dessous).

Le bar, sur la place, anime la vie du village

Bien sûr, Kevin s'est parfois ennuyé, enfant. « Dans ces petits villages, pour faire quelque chose, c'est dur... Longtemps, il

n'y a rien eu. Le lieu de prédilection, c'était le banc, là-bas : on s'asseyait dessus et c'était tout. Si on avait un ballon, on faisait un foot. Mais dans ce cas, on nous disait d'aller au stade... »

Et puis un jour, un bar a vu le jour, sur la place. Et la vie a changé. « Depuis qu'il y a de nouveaux gérants, c'est mieux. Ça ouvre jusqu'à minuit, le week-end. Ils s'investissent, ils ont envie de faire des choses. »

Avec l'association Free Mout et les éducateurs de

l'Endroit, Raymond et Baptiste, Kevin s'est investi dans l'organisation du second concert reggae, qui vient de se tenir. Deux cents personnes réunies. L'after organisé après a bien irrité des voisins : la faute au bruit. Mais le village vit, avec ses jeunes.

Alors, oui : Kevin ne se voit pas franchement vivre ailleurs. « J'aime pouvoir prendre ma moto et aller faire de l'enduro. En ville, je ne pourrais pas faire ça. Des fois, quand je suis à Clermont-Ferrand, je me dis : "Qu'est-ce que je fous ici ?" »

POINT DE VUE



MARIE-PIERRE LORIN
Maire de La Moutade

Des éducateurs accompagnent les jeunes de La Moutade dans leurs projets et les aident à grandir. Pourquoi une telle présence en zone rurale ?

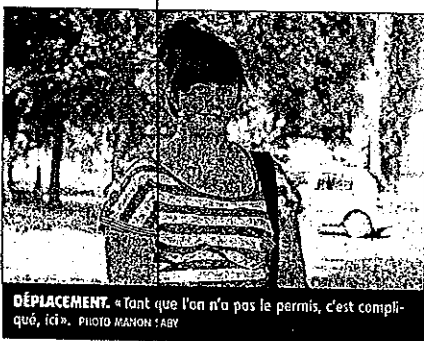
« J'ai été élue à Riom en 1977. À l'époque, on avait des éducateurs de rue. Ces personnes allaient à la rencontre des jeunes. Quand l'ADSEA (association départementale pour la sauvegarde de l'enfance et de l'adolescence) m'a proposé ça, je leur ai dit d'accord. À l'époque, les produits prohibés circulaient. Les jeunes se détruisaient. Selon moi, la répression ne peut tout régler. Il faut du lien. L'ADSEA a été un appui important. Ils ont monté avec les jeunes du village Free Mout, une association. Ils ont organisé un concert reggae il y a deux ans et un second, en octobre dernier. Tout le monde à l'époque a crié : "Oh là là". Mais on a fait ce concert reggae et ça a été magistral ! Je préfère dire oui et prendre des risques plutôt que de ne rien contrôler... »

Léa, 18 ans : « Le pire, ici, c'est l'isolement »

Elle a toujours vécu à La Moutade. Et, à 18 ans, continue de s'y sentir bien. Même si tout n'est pas rose, forcément.

Léa le dit tout de go. Le pire, quand on vit dans un petit village, c'est le temps de l'adolescence. « Là, on a envie de sortir sur Clermont-Ferrand et les parents ne sont pas toujours disponibles pour nous conduire... Donc, tant que l'on n'a pas le permis, c'est compliqué. Je me souviens le nombre de fois où, pour aller chez une copine, j'ai dû mettre trois heures... »

Heureusement, un bus dessert la commune : il s'arrête de temps en temps mais il faut le commander la veille, avant 18 heures, et il peut nous



DÉPLACEMENT. « Tant que l'on n'a pas le permis, c'est compliqué, ici ». PHOTO MANON FABY

emmener jusqu'à Riom pour 1 € ou 2 €, et, ensuite, nous ramener chez nous. »

Ils sont rares, les jeunes d'ici, à avoir choisi de suivre des études générales. « On est six à avoir

au village. Deux ont fait des études comme moi : Sophie et Thomas. On est les seuls à avoir un bac général. » Selon Léa, beaucoup « sont partis très tôt dans leur métier et pen-

sent maison-frigo-cuisine. Ils ont une vie d'adulte. Moi, j'ai l'impression d'avoir encore une vie d'ado », dit celle qui vient d'entamer en septembre des études de psychologie à Clermont.

À 17 ans, Charlotte, elle, a choisi de dire bye bye au nid familial de Thuret, village de quelque 800 habitants près d'Aigueperse. La jeune fille étudie les langues étrangères appliquées à la Sorbonne. Paris, ça la change, forcément. « Je m'ennuyais vraiment à Thuret. Je n'avais pas grand-chose à faire. Il était temps pour moi de partir », dit-elle, avant de confier aimer revenir le week-end sur ses terres auvergnates. Comme un retour aux sources. ■

Les élèves ruraux font des études moins longues

Selon les spécialistes, c'est souvent une caractéristique des jeunes à la campagne : Ne pas viser ni trop loin ni trop haut. Par peur de se couper des racines...

En France, quelque 2 millions d'enfants et adolescents sont scolarisés en milieu rural. Combien sont-ils, au final, à se sentir un peu « contraints » dans leurs choix d'orientation en raison de leur lieu d'origine ?

Selon l'Observatoire éducation et territoires (OET, ex-Observatoire de l'école rurale), les parcours scolaires des jeunes ruraux et des jeunes urbains varient. « De la 6^e à la 3^e, les souhaits de poursuite d'études supérieures longues diminuent de moitié

sur notre panel de 2.400 élèves, un peu comme s'ils s'autocensuraient », remarque Yves Alpe (*), de l'OET. À résultats scolaires identiques, le taux de demande – et d'accès – des élèves ruraux en seconde générale est plus faible. La voie professionnelle est davantage plébiscitée.

Pour la sociologue Marie Duru-Bellat, « les critères ne sont pas toujours ceux des familles des grandes villes. Tout le monde ne rêve pas d'intégrer Henri-IV, une prépa ou une grande école ! Dans les petites villes, en milieu rural, la qualité de vie passe, souvent, avant la carrière, le salaire ». ■

(* Source : Le Monde, 25 février 2012.